

ALAIN
BLOTTIÈRE



Mon île au trésor

Dans les sables de Libye

Esprit voyageur

ARTHAUD

ALAIN
BLOTTIÈRE

Mon île au trésor

Dans les sables de Libye

« Nous étions comme tous nos semblables, toujours nourris par le rêve, à la recherche d'un trésor inaccessible ou d'une île inabordable. Les contours flous et vibrants de l'île et de l'oasis se confondaient dans les brumes de nos désirs. »

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, une mystérieuse île au trésor située dans un lac en plein désert libyque a été convoitée par de nombreux voyageurs, scientifiques et aventuriers qui marchaient sur les pas d'Alexandre le Grand. Certains l'ont vue de loin, mais aucun n'a pu l'aborder. Alain Blottière, séduit par leur quête, part sur leurs traces à la recherche de ces rivages perdus. Odyssée merveilleuse et cocasse à la fois, *Mon île au trésor* est le récit des expéditions organisées vers cet improbable lieu rêvé, entre l'oasis de Jaghub et celle de Siwa...

Auteur de romans, de récits de voyages et d'essais, Alain Blottière construit une œuvre inspirée par les voyages et l'histoire. Amoureux de l'Égypte, il a déjà consacré deux ouvrages aux oasis du désert libyque : L'Oasis (Payot, 1994) et Tableaux des oasis égyptiennes (Arthaud, 1999).

Esprit voyageurs

ARTHAUD

Mon île au trésor
Dans les sables de Libye

DU MÊME AUTEUR

Romans

- Saad*, Gallimard, coll. Le Chemin, 1980, prix littéraire de la Vocation
Le Point d'eau, Gallimard, 1985
Intérieur bleu, Balland, 1990
L'Enchantement, Calmann-Lévy, 1995, prix Valery-Larbaud
Si-Amonn, Mercure de France, 1998
Le Tombeau de Tommy, Gallimard, 2009 (Folio, 2011)
Rêveurs, Gallimard, 2012

Récits, essais

- L'Oasis*, Quai Voltaire, 1992, rééd. Payot, Petite Bibliothèque des voyageurs, 1994
Tableaux des oasis égyptiennes, Arthaud, 1999
Petit Dictionnaire des dieux égyptiens, Zulma, 2000
Un voyage en Égypte au temps des derniers rois, Flammarion, 2003
Aimer encore l'Égypte, préface à *Fils de rois, portraits d'Égypte* de Denis Dailleux, photographies, Gallimard, 2008

Alain Blottière

Mon île au trésor
Dans les sables de Libye

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13
Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-0812-9792-0

L'AMITIÉ D'UN SIGNE

31 janvier 2007

Je commence par une date, celle où j'écris ces lignes, pour que les choses soient un peu plus claires en ces temps où l'on confond tout en littérature : pas un des mots que vous allez lire ne relève de la fiction. Il me plaît considérablement de vous écrire une histoire vraie qui ressemble à un roman, d'autant plus qu'ici le réel est une aventure ressortissant aux plus excitantes mythologies qui font rêver les enfants : l'île au trésor. Mon « vrai » ressemble à tous les contes de pirates, avec sa série de hasards, sa carte, son incertain périple, et peut-être – je ne saurais le dire encore puisque la partie proprement physique de l'aventure, sur le terrain, n'est à ce jour pas commencée – des dangers, des bons et des méchants, des questions de vie ou de mort.

Pour l'instant, ce 31 janvier 2007, je suis chez moi à Paris. Depuis quelque temps, je m'inquiète de mon

Mon île au trésor

avenir professionnel. Cela fait bien trente ans que je vis de ma plume. Fiable, soumise et parfois élégante, menée par un esprit curieux, malléable et relativement cultivé, elle plaît à certains éditeurs qui l'engagent pour des tâches diverses à durée déterminée. J'étais assez satisfait de cette vie, qui me laissait la liberté de vivre en grande partie dans un pays que j'aime, l'Égypte, et d'écrire aussi des livres personnels, récits et romans. Et puis allez savoir pourquoi, soudain, depuis quelques semaines, les propositions se font plus rares, des projets s'annulent, mes soucis matériels se font plus inquiétants. En ce 31 janvier, par exemple, je me lance dans la relation de cette histoire vraie car j'ai du temps libre, aucun travail à l'horizon proche, alors que j'aurais sans doute mieux fait d'attendre que l'histoire soit finie.

Mais justement. J'aime voir, entre la promesse d'une aventure assez extraordinaire, dont le début décisif date de la nuit du 15 au 16 janvier, et la perspective d'un avenir matériel assez obscur, j'aime voir, donc, autre chose qu'une coïncidence. Dans le sombre de mes pensées, la lumière de l'île au trésor n'a-t-elle pas paru comme un signe ? Celui d'une sorte de fin, qui ne serait pas malheureuse, bien au contraire, de mon occupation d'écrivain. Le début d'autre chose : un trésor, qui forcément détourne le cours d'une vie. Il y a trente ans ou presque, mes débuts d'écrivain m'ont valu d'ailleurs

L'amitié d'un signe

un signe similaire, déjà l'«invention» d'un trésor. J'ai déjà raconté cela, et même à deux reprises, mais je vais le répéter car sans doute vous ne l'avez pas lu (les lecteurs d'exception pourront sauter les pages). Voici :

«En septembre 1979, lorsque j'ai visité Louxor et Karnak pour la première fois, je ne savais rien du voyage imaginé de Rimbaud dans les temples de Haute-Égypte. Ni *a fortiori* des signatures qu'il y aurait laissées entre les hiéroglyphes, telle une offrande aux dieux gravée durant des heures de patience au plus chaud de l'été. Des écrits de Rimbaud en Égypte aux mois d'août et septembre 1887, je ne connaissais que l'imprimé : l'article au Bosphore égyptien et les quelques lettres postées du Caire – dont celle du 23 août où il parle de ses cheveux gris, de sa ceinture d'or, de son rêve du Japon et de Chine. Au Caire, j'avais cherché son fantôme aux abords de la succursale du Crédit Lyonnais, intacte sous la poussière, dans le quartier de Soliman Pacha.

«J'avais alors 25 ans et j'écrivais encore dans le plus grand secret. Je venais d'envoyer à deux éditeurs le manuscrit de mon premier roman, *Saad* – suite rêvée, déplacée dans le temps, d'un voyage sur les traces de Rimbaud en Éthiopie et chez les Afars – et j'attendais leur réponse qui tardait à venir. Je me demandais s'ils n'allaient pas me reprocher, entre autres défauts

Mon île au trésor

irrémédiables, d'avoir effrontément mis en scène un Rimbaud boiteux et maussade, second rôle, mais clé, d'un roman d'aventure amoureuse dans le désert de Tadjourah. Je me demandais en fait, tout simplement, si j'étais un écrivain susceptible d'être publié. Cette question me poursuivait assez pour m'inciter de temps à autre à en précipiter la réponse au moyen de stratagèmes aussi puérils que finalement peu rassurants, tels que, pour citer le plus simple, le pile ou face d'une pièce de monnaie. Je cherchais partout, comme d'habitude en vain, des signes fiables qui m'auraient annoncé l'avenir.

«J'ai visité Louxor sans voir les inscriptions Rimbaud, puis Karnak par une chaleur peut-être pas épouvantable mais assez implacable pour me faire douter de l'utilité des voyages aux tropiques. J'allais d'ombre en ombre, sans rien y voir et rêvant d'une brise qui se lèverait du Nil. Mais arrivé dans la salle des fêtes hypostyle de Thoutmôsis III, dans l'enceinte du grand temple d'Amon-Ré, j'ai levé fortuitement les yeux sur l'une des vingt colonnes à bandeaux bleus et y ai découvert, à une hauteur d'environ trois mètres, le nom gravé de Rimbaud. C'était le signe que j'attendais, d'une bienveillance et d'une fraîcheur miraculeuse. Non seulement pardon de mon offense, mais clin d'œil pour m'encourager. Je n'ai jamais rencontré d'aussi crédible

L'amitié d'un signe

oracle qu'en ce lieu sacré où le roi des dieux, depuis près de quatre mille ans, ne cesse de parler. Inutile de m'étendre sur la saveur délicieuse de l'impression ressentie : celle d'être protégé par une instance bien supérieure à toutes celles que je devais affronter. (Quelques semaines plus tard, à Paris, le signe de l'oracle me fut confirmé par un coup de téléphone de l'un des deux éditeurs.)

«J'ai pensé bien sûr que l'inscription pouvait être de la main même de Rimbaud, car rien n'empêchait qu'il soit passé par là, durant son séjour sur le chemin du retour vers Aden. En tout cas, l'anglaise majestueuse de ce grand Rimbaud, son initiale majuscule à boucles longues, ses pleins et ses déliés, mais aussi sa hauteur aujourd'hui inaccessible sur la colonne le dataient du XIX^e siècle incontestablement. Quelques centimètres plus bas, d'ailleurs, un autre graffiti, P. Revoltella 1861¹, devait être à peu près contemporain.

«De retour en France, j'ai appris sans autres détails que plusieurs inscriptions Rimbaud avaient été déjà découvertes dans ces temples, et recensées par la

1. Je ne l'ai découvert qu'en 2002 : Paul Revoltella (1795-1869) était un puissant homme d'affaires triestin, représentant en Égypte des Assicurazioni Generali et vice-président de la Compagnie universelle du canal maritime de Suez.

Mon île au trésor

rimbaldologie. J'ai admis tout naturellement que la mienne, si grande, si belle, figurait parmi elles.

«Dix ans plus tard, voulant décrire l'émotion que je ressens en lisant les graffitis des voyageurs européens d'autrefois sur des pierres lointaines, émotion pour moi plus grande que celle venue des pierres elles-mêmes, je me suis à nouveau penché sur le signe d'Arthur. Grâce aux livres d'Alain Borer, je me suis aperçu que ce graffiti de Karnak n'était pas l'un des trois déjà repérés (par Cocteau, Stierlin, Briant ; situés, eux, dans le temple de Louxor et gravés en petites capitales). Mes yeux s'étaient posés sur une trace inconnue, plus belle, qui avait fait de moi, durant dix ans, un inventeur sans le savoir. L'amitié du signe prenait soudain une dimension nouvelle ou plutôt, à un moment une fois encore bien choisi, simplement se renouvelait.

«Aujourd'hui, alors que l'on s'apprête à célébrer le centenaire du dernier départ, j'ai donc la fierté d'annoncer la présence immuable d'une quatrième inscription Rimbaud sur la pierre des temples de l'ancienne Égypte, possiblement laissée, comme les trois précédentes, par Rimbaud lui-même. Dans la salle des fêtes de Thoutmôsis III, elle se situe précisément, lorsque l'on se trouve face aux «salles solaires», sur la deuxième colonne (en partant de la droite) de la deuxième rangée. Je ne sais si elle confirme ou infirme l'hypothèse du

L'amitié d'un signe

passage de Rimbaud en ces lieux, et de son patient travail de gravure. Toujours est-il que son élégance – qui rappelle étonnamment celle de son écriture lorsqu'il s'appliquait –, sa taille et sa netteté sous les bandeaux bleus, sa place sur la colonne entourée de ciel ne manqueront pas, je crois, d'impressionner les voyageurs amoureux du mystère.»

«Amitié du signe»: de ce texte intitulé «Un signe d'Arthur, sa signature», publié en 1990 dans *Rimbaud vivant*, le Bulletin des Amis de Rimbaud, et repris deux ans plus tard en version allégée dans mon récit de voyage *L'Oasis*, je garde avant tout ces mots. Alors qu'à nouveau je m'inquiète de l'avenir, je crois bien avoir trouvé un deuxième trésor et je veux y voir encore un signe d'amitié du destin. Il me sourit dans l'ombre, il est un jour dans la nuit. Il est une parole d'oracle. Ses premiers mots sont pour m'encourager à écrire ce qui m'arrive sans attendre la fin. Profiter de l'inquiétude, du vide et du temps. Pour un peu, je croirais à un subterfuge: celui qui me parle aurait inventé cette histoire d'île au trésor dans le seul but d'un nouveau livre. Un livre qui élargirait le cercle de mes lecteurs à toute une île densément peuplée, et qui serait le trésor même. Mais j'ai des raisons de penser qu'il ne s'agit pas de cela. En tout cas de cela seulement.

Mon île au trésor

Et puis il me faut bien l'écrire, même si cela vous semblera fort incroyable: alors qu'à nouveau je m'inquiète de l'avenir, c'est le même oracle qui vient me parler. Autrefois dans le grand temple de Louxor, aujourd'hui dans les parages du temple d'Amon de l'oasis de Siwa, dans le désert libyque (je vais y venir): les deux temples furent de grands sites oraculaires vers lesquels affluaient des âmes inquiètes, où par divers moyens (paroles du prêtre, mouvements d'une barque d'or portant l'effigie du dieu) Amon prédisait l'avenir. À Siwa, au mois de février de l'an 331 avant notre ère, après un dangereux détour de près de mille kilomètres tout exprès pour lui, Alexandre le Grand vint consulter l'oracle d'Amon. Or, il est temps de le dire, l'île au trésor dont je vais parler, où je vais tenter de me rendre, se trouve en plein désert libyque à quelques souffles divins de Siwa. Cette île n'aurait jamais été qu'une île déserte parmi d'autres dans un lac, trace dans les sables d'une mer évaporée, et je n'en aurais jamais entendu parler, si le temple de l'oracle d'Amon à Siwa n'avait pas existé.

Siwa, l'oasis berbère à quelque cinq cents kilomètres à l'ouest de la vallée du Nil, devenue vers 1980 l'aimant de mon imaginaire – j'y ai placé le décor de mon deuxième roman avant même d'y mettre les pieds –, puis l'objet de tous mes désirs d'ailleurs au point d'y retourner trois fois par an depuis vingt ans, de lui consacrer tout un livre et

L'amitié d'un signe

autres proses diverses. Siwa que j'aime de moins en moins depuis que des milliers de lampadaires s'acharnent à y gommer la nuit (j'y ai des souvenirs de nuits qui furent, de très loin, les plus beaux moments de ma vie), depuis que de hideux Lego de parpaings de gypse blanc y remplacent l'architecture traditionnelle en terre, depuis que des hommes d'affaires douteuses entreprennent d'en faire une autre Marrakech, depuis que l'âme oasisienne s'évapore. Siwa qui désormais se meurt, noyée dans ses propres eaux salées par l'effet d'une irrigation surabondante. Ici aussi, dans cette oasis qui fut longtemps mon pôle le plus magnétique, quelque chose s'achève et mérite un signe apaisant d'oracle.

Oui, j'aime voir dans ces signes autre chose que des coïncidences. Mais si je me plais à parfumer mon existence d'un peu de piment surnaturel, cela ne veut pas dire que j'y crois vraiment. Même lorsque certains jours tout paraît faire signe, que des images, des mots, des sensations semblent soudain faire écho aux sentiments, aux projets ou aux idées du moment, ou répondre à des questions qui se posent. Hier, tenez, dans le métro entre Rue-du-Bac et Sèvres-Babylone, relisant des lignes de *Roland Barthes par lui-même* (je confesse que je l'avais emporté pour son excellent rapport qualité-encombrement), je me suis émerveillé de quelques *coïncidences* (cf. page 60

Mon île au trésor

de ce livre épuisant) avec un texte tout juste achevé, que je commence à montrer aux amis mais que je sais impubliable pour des raisons de fond et de format. Le texte en question est en partie le récit autobiographique d'un épisode de mon enfance, le séjour que je fis à l'âge de 10 ans dans un préventorium pour une supposée primo-infection tuberculeuse¹. Et Roland Barthes, pris avec moi pour les seules raisons que je viens de donner, me parle de son séjour à lui, enfant, dans un sanatorium. Il m'offre aussi des phrases qui «coïncident» précisément avec mon propos : «Du passé, c'est mon enfance qui me fascine le plus ; elle seule, à la regarder, ne me donne pas le regret du temps aboli. Car ce n'est pas l'irréversible que je découvre en elle, c'est l'irréductible.» Plus loin, une autre proposition, plus «coïncidente» encore, à tel point qu'aussitôt j'ai décidé de l'adopter comme exergue de ce texte qui n'attendait plus qu'elle : «Même et surtout pour votre corps, vous êtes condamné à l'imaginaire.»

Bref, même alors, même quand je m'émerveille du hasard, je ne crois vraiment pas en cette «synchronicité» dont parlent à son propos mes amis *new age*. Pour eux tout est arrangé par quelque chose de plus grand

1. Cette partie sera finalement publiée dans la *Nouvelle Revue française* en juin 2007.

L'amitié d'un signe

qu'eux, en dehors d'eux. Moi je m'efforce de jouer une jolie mélodie aux jours qui passent, en m'inventant des prodiges comme un enfant qui sait bien que ce n'est pas pour de vrai. Mais le jeu en vaut la chandelle, la flamme, le jour dans la nuit.

Signe ou pas signe, demeure l'indéniable rêve d'un trésor, chez moi depuis toujours, et qui cette fois se matérialise sous mes yeux ébahis. Je n'ai jamais cessé de chercher quelque chose ou quelqu'un, et j'ai fait de cette chasse le sujet de tous mes romans. Le premier, *Saad*, dont j'ai parlé plus haut, l'élevait au rang le plus romanesque, un rang forcément intenable dans les suivants : une chasse au trésor. J'avais placé cela chez les Afars, à Tadjourah sur la mer Rouge, en 1885. Un peintre s'y était installé, tentait en vain de saisir avec ses pinceaux le mystère de son modèle, un jeune esclave, rencontrait Rimbaud séjournant à Tadjourah pour y monter sa caravane d'armes (seul élément authentiquement historique de ce roman), et un aventurier débarqué sur cette côte avec une carte, un bout de papier que lui avait confié un négociant sur son lit de mort, indiquant l'emplacement de lingots d'or enterrés. La recherche de ce trésor, et son dénouement, devenaient le ressort métaphorique d'un roman dont les thèmes les plus immédiats revenaient au même mais se voulaient plus sérieux. Le héros de mon deuxième roman recherchait

Mon île au trésor

son frère disparu, celui du troisième les clés picturales d'un nouveau monde, celui du quatrième les secrets d'un prince, celui du cinquième... Alexandre le Grand.

Trente ans plus tard, me voici avec une carte bien réelle, datant de 1802, là sous mes yeux, un bout de papier entre les mains indiquant l'emplacement d'un trésor. De quelque chose, au moins, qui ressemble à un trésor. Et que, signe ou pas signe, accomplissement ou non d'un destin, confirmation ou non d'une série de présages, je m'apprête à aller chercher. À ce jour, alors que je commence à écrire une histoire dont je ne connais pas la fin, seul Amon peut savoir ce qui va m'arriver. Une histoire qui commence au temps des chasseurs de légendes, des découvreurs de mondes, des chercheurs de merveilles inconnues. Signe ou pas signe, je ne suis pas malheureux d'être celui qui s'apprête à inventer – comme on dit «inventer un trésor», c'est-à-dire le découvrir – la fin d'une histoire vraie commencée en 1792.

14 MARS 1792

LE DÉBUT D'UNE «HISTOIRE MERVEILLEUSE»

Le 14 mars 1792¹, dans l'oasis de Siwa, en plein désert libyque, un jeune voyageur anglais âgé de 23 ans, William George Browne, entend parler de «ruines entourées d'eau», distantes de quelques jours de marche, qui pourraient bien être ce qu'il est venu chercher.

Browne ne sait pas qu'il a déjà trouvé l'essentiel : il est le premier Européen des Temps modernes à visiter cette oasis mystérieuse, qui durant un millénaire a été le siège d'un oracle d'Amon célèbre dans toute la Méditerranée antique. Alexandre le Grand lui-même, parmi des dizaines de milliers d'autres croyant aux prophéties du dieu, est venu le consulter au mois de janvier de l'an 331 avant notre ère. Depuis l'arrivée de l'islam à une date inconnue (entre les VIII^e et XI^e siècles), l'oasis a glissé des

1. Les pages qui vont suivre sont une version, augmentée de changements d'humeur et surtout d'informations nouvelles, du chapitre «L'Île au trésor» de mon livre *L'Oasis*, Payot, Paris, 1994.

TABLE

L'amitié d'un signe	7
14 mars 1792	
Le début d'une «histoire merveilleuse»	21
Le plan «simple et facile» d'un voyageur allemand	43
L'espion de l'Empereur	51
Le sceau et le sabre du Prophète.....	75
Un rêve oublié	91
L'île retrouvée	103
Franchir les bornes?	113
Une promenade en Libye	125
«Un grand désir de visiter ce lac»	133
Mansour	143
Tobrouk	153
Le mystère de Jaghbub.....	161

Mon île au trésor

La Mecque des Senoussis	173
Mauvaise humeur	187
L'erreur	197
« Les difficultés qu'on voulut opposer à notre départ »	203
« Plus il persistait à lancer son cheval dans l'eau, et moins il pouvait avancer »	211
Les roseaux du destin	221